LE PLIANT BLEU.

Pour un flâneur un brin philosophe, rien n'est plus intéressant que de s'en aller assister de temps en temps aux ventes de l'Hôtel Drouot, non pas de ces ventes à sensation ou à scandale, annoncées à grand renfort de réclames et d'hommes-sandwichs, mais à celles, plus modestes, qui se font, sans prétention, tous les jours de l'année, sorte de petite liquidation sociale en permanence, tableau vivant de cette désagrégation continuelle des objets et des choses qui s'appelle la vie.

Mais c'est aussi un régal, et non moins appréciable, que d'aller visiter en détail, et pièce à pièce, ces vieilles boutiques de bric-à-brac, éparses çà et là dans Paris, et où le passé heurte le présent dans la poussière, sous les formes les plus inattendues.

Vieux portraits d'ancêtres, dont le nom est perdu, seigneurs poudrés ou marquises mignardes, y sont accrochés pêle-mêle contre des tapisseries anciennes, où les tons rouges ont seuls tenu bon, et dont les contours sont noyés dans une uniforme teinte jaunâtre. Là, tous les siècles, tous les pays sont représentés: les dieux japonais en albâtre y heurtent les bronzes chinois aux formes étranges; les épées à lourde coquille de fer, les armures modernes, faites sur les anciens modèles, pour le salon des Homais enrichis; sur une console Louis XV, un lot de vieilles médailles dans une sébille de bois, et une pendule authentique de Gouthières dont les fines ciselures rappellent celui qui fut presque un Cellini français; des meubles dépareillés, qui bâillent en laissant voir le crin qui les rembourre, des fauteuils élégants dont le bois doré demeure seul; sur une table, près de la porte, des épaves, des pipes d'écume, dans leur gaîne, un lot de livres dépareillés, et dans la vitrine, à côté d'un pastel jauni, une boîte d'instruments de chirurgie, tout rouillés et ayant beaucoup servi. A la suite de quel drame de misère, le pauvre diable de carabin de l'hôpital voisin est il venu échanger cette boîte contre les quelques francs que lui réclamait son charbonnier, par un jour de bise aigre et de neige? Plus loin, des bracelets en doublé, rangés en tas, des montres en cœur ornées de miniatures à la Wattean, un buste de gladiateur mourant, une réduction du groupe des trois Grâces de Canova sur un socle boiteux, puis deux mignonnes potiches japonaises, étiquetées (ô illusion!) "Satzuma." Et mille objets étranges, baroques, hurlant de se trouver réunis ensemble sous ce toit banal.

La réflexion qui vient à l'esprit, presque infailliblement, au cours de ces explorations dans le royaume du bric-à-brac, c'est que ces débris entassés là, pêle-mêle, ont tous une histoire distincte, triste ou gaie, et qu'on entendrait, sans doute, des choses bien curieuses, étranges et dramatiques comme la vie, si ces vieilleries pouvaient tout à coup nous parler et nous redire par le menu les joies ou les douleurs, les drames sombres ou les comédies bouffonnes, dont elles avaient été jadis les confidents inanimés.

Quel collectionneur n'a souhaité de pouvoir entendre subitement, en se promenant seul dans sa galerie, qui est son Elysée, un de ces dialogues à la Lucien, révélation et philosophie des choses du temps passé! Et ce souhait est parfois exaucé. Ecoutez plutôt.

I

Au moment de la guerre de 1870, Pierre D...., un artiste bien connu, dont nos musées possèdent plusieurs œuvres de premier ordre, avait quitté son atelier, ses amis, et s'était engagé dans un régiment partant pour l'armée du Rhin. Retiré jadis du service comme maréchal des logis, et appartenant à la réserve, il reprit ses galons dans un régiment de hussards. Après la bataille de Rezonville, où son régiment fut décimé, il fut nommé sous-lieutenant, et reçut des mains mêmes du maréchal Canrobert la croix de la Légion d'honneur. La paix signée, il avait tout simplement accroché son sabre et sa croix dans un coin de son atelier, et repris son ébauchoir et sa vie d'artiste.

Un matin, vers la fin de janvier de 1888, Pierre D...., qui adore la flânerie à travers Paris, visitait une des plus anciennes boutiques de bric-à-brac du quartier Montmartre. Le marchand connaissait de longue date Pierre, qui était un de ses meilleurs clients. Celui-ci parcourait lentement les deux grandes salles, remplies de bibelots de toutes les époques. Perdu dans sa rêverie, il pensait aux souvenirs attachés à ces vieilles choses, épaves de passés morts.

Tout à coup, il interrompit sa promenade. Il resta immobile quelques instants, puis s'approcha, comme en hésitant, d'un objet placé debout contre le mur, entre une imitation de vase étrusque et une copie non encadrée de Yungkind. C'était un simple pliant de tapisserie bleue, monté en chêne, et orné, au centre, d'une fleur de soie rouge brodée à la main. Il s'en empara vivement, et, l'élevant à la hauteur de ses yeux, il reconnut, à la partie inférieure, ses initiales P. D., brodées en rouge comme la fleur du centre.

Pierre n'était pas superstitieux; il était, au contraire, très froid et très maître de lui. Cependant, l'impression qu'il éprouva dut être violente, car il demeura une minute troublé, et même un peu pâle. Le vœu qu'il formait, presque inconsciemment, tout à l'heure, venait d'être exaucé: le bric-à-brac venait de lui parler.

—D'où vous vient ce pliant? demanda-t-il.

—Il me vient, répondit le marchand, de Mme S.... Je l'ai acheté à la vente que l'on fit de l'hôtel de cette dame, à sa mort, en 1879. J'ai tout le mobilier, et si vous voulez faire une bonne affaire....

Pierre n'écoutait plus. Un monde de pensées et de souvenirs venait subitement d'envahir son cerveau, et quelques larmes perlèrent sur sa paupière. Il n'était plus à Paris, en pleine paix, flânant tranquillement, la cigarette aux lèvres. Il se trouvait subitement transporté à Metz, au Ban-Saint-Martin, à cet horrible camp de la boue et de la faim, établi dans les vignes arrachées sur ces bords de la Moselle où l'on pourrait placer peut-être le tombeau dernier de notre vieille gloire nationale, si les morts de Gravelotte et de Saint-Privat n'étaient là, couchés par milliers dans la plaine, pour attester que, malgré la défaite, la valeur des fils de France n'avait rien perdu de son antique éclat, attestation que les canons de l'amiral Courbet ont répétée à tous, de leur gueule de bronze, comme un solennel avertissement.

Et il revoyait, ainsi qu'en une rouge vision, tous ses compagnons d'armes, immobiles au milieu de la mitraille, l'œil fixé sur les colonnes ennemies qui se massaient derrière Mars-la-Tour pour attaquer Rezonville: les cavaliers du brave Legrand passant comme la foudre et s'élançant, sabre au clair, sur les uhlans qui couvraient la plaine et cherchaient à déborder nos lignes, que l'artillerie, placée à la lisière des grands bois, fauchait sans relâche depuis le matin.

Comment ce petit meuble insignifiant pouvait-il évoquer de tels souvenirs dans l'âme de Pierre? C'est une étrange histoire, qu'il redit rarement: ce qu'on peut appeler un véritable roman vécu.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Prusse, de la façon folle que l'on connaît, Mme S.... fit prier Pierre de passer chez elle avant son départ pour l'armée du Rhin; il s'empressa d'accourir. Mme S.... avait alors trente ans; sa beauté, qui avait été célèbre, était encore remarquable. Avec ses longs cheveux d'un blond doré, sa carnation vive, sa taille opulente, ses lèvres un peu charnues, où la douceur du sourire ne parvenait pas à éteindre une sensualité débordante, elle semblait descendue d'un tableau vénitien de l'époque de Véronèse. Elle était née, en effet, sous le doux soleil de l'Italie. A la mort de son mari, officier supérieur de l'armée sarde, tué à San-Martino, elle avait quitté Vérone, son pays natal, pour venir se fixer à Paris. La société parisienne accueillit avec empressement la jeune veuve, et son salon, que fréquentait la haute colonie italienne, devint bientôt l'un des plus agréables de la capitale et des plus en vue. Pierre, présenté par l'un de ses amis, un peintre milanais, ne tarda pas à s'éprendre de la belle Italienne, et cet amour fut payé de retour. Fatigué des amours faciles et des maîtresses de passage, ce fut pour l'artiste une idylle pure et gracieuse.

Durant trois années, pas un nuage n'était venu troubler cette liaison, et au moment de partir pour l'inconnu, quitter cette femme était son seul regret. Avenir, réputation, intérêts, il sacrifiait tout, le sourire aux lèvres, pour la patrie; mais, à l'idée de cette séparation, son cœur se brisait. Quitter sa Bianca, comment en aurait-il le courage? Il le fallait pourtant! Assis côte à côte, les mains dans les mains, tous deux causèrent longtemps dans ce petit salon bleu et or, où ils avaient passé de si heureux moments, et où tout leur parlait de leur amour. Mme S.... aimait la France comme sa propre patrie; cette déclaration de guerre, survenant comme un coup de foudre dans un ciel sans nuage, l'avait atterrée. Entre deux sourires, ses yeux se remplissaient soudain de larmes: un pressentiment inexplicable la rendait rêveuse, et comme accablée. Quant à Pierre, il faisait tous ses efforts pour paraître gai, et il y réussissait par des prodiges de volonté. D'ailleurs, il n'avait pu échapper à l'enthousiasme général; il avait passé dans l'air comme un souffle de bataille qui l'avait effleuré! De temps en temps, ils cessaient de parler pour écouter les bruits qui montaient de la rue, chants de gloire, hymnes de guerre, chœurs patriotiques, coupés de ces cris: "A Berlin! A Berlin!" dont le souvenir est si amer aujourd'hui, et qui paraît, à la lueur des événemens accomplis, empreint d'une ironie dantesque. Puis tout s'éteignait et ils reprenaient la causerie interrompue. Peu à peu la nuit était venue.

Au moment de la séparation, Mme S...., les larmes aux yeux, ouvrit un secrétaire, et remit à Pierre une mignonne petite trousse, en cuir de Russie, pleine de flacons de cristal, d'instruments délicats, de bandes de fine toile, en lui souhaitant ardemment de n'en avoir pas besoin. Son portrait, une exquise miniature sur ivoire, par une élève de Mme de Mirbel, se trouvait à l'intérieur. Puis elle lui remit une tapisserie bleue, ornée d'une fleur de soie rouge brodée de ses mains, afin, lui dit-elle, d'en faire un simple pliant de campagne pour sa tente. Le cœur d'une femme qui aime est seul capable de pareilles attentions, que leur minute même rend plus précieuses. Il serra une dernière fois dans ses bras sa douce Bianca et sortit dans la rue, cherchant à oublier, marchant au hasard à travers la ville, se grisant de ce fluide capiteux qui est toujours dans l'air, quand le cri de guerre a retenti au milieu d'un peuple, et respirant comme une odeur de poudre et de fumée.

Deux jours après, le régiment de Pierre partait pour la frontière. La tapisserie se trouvait à peu près de la grandeur de sa cantine réglementaire. Il la fit monter en pliant à Nancy, et l'emporta avec lui à Metz, sans y attacher d'autre importance.

Bizarre destinée! Ce modeste pliant, don charmant d'une main aujourd'hui glacée, se rattache par les souvenirs qu'il évoque à la période la plus terrible de son existence, à l'heure la plus sombre pour la patrie. Il lui rappelle à seize ans de distance, ce camp de Tombelaine, à Nancy, où la garde impériale, se trouva réunie, tout entière, pour la dernière fois. Il lui rappelle, par les plus menus détails, et comme si c'était hier, les campements journaliers, les marches et les contre-marches des corps d'armée sur la frontière de Bouzonville à Saint-Avold, Napoléon III affaissé dans sa voiture, l'œil vitreux, passant au milieu des régiments silencieux, et ces jours encore pleins d'espérance, dernier rayon si vite effacé, où l'armée du Rhin vit devant elle la terre d'Allemagne, et la lisière des grands bois où les têtes de colonne de Steinmetz venaient d'arriver. Il remet devant ses yeux, avec une clarté puissante, ces trois terribles batailles des 14, 16 et 18 août, où les meilleurs succombèrent, et le retour sous Metz, et la hutte de terre et de feuillage que les soldats construisaient pour leurs officiers, au milieu du camp. C'était là que, le soir, pendant que le canon des forts grondait sur les têtes, tous, jeunes et vieux, échangeaient leurs craintes et leurs espérances, en mangeant le morceau de cheval quotidien, relisant pour la vingtième fois les lambeaux des dépêches contenues dans les journaux verts, bleus et jaunes de la ville, et que l'on imprimait, faute de papier blanc, sur tous les papiers à affiches trouvés dans les magasins, commençaient à circuler partout. Enfin, dernière souffrance, la catastrophe horrible du 28 octobre, la lecture lugubre aux officiers de son régiment, dans la petite grange au foin du Ban-Saint-Martin, de l'ordre du jour final de Bazaine, et la douleur profonde, imprévue, qui soudain anéantit les âmes et brisa les courages.

Pierre revoyait, comme en un rêve magnétique, les longues files de nos soldats, pâles, abattus plus encore par la honte que par la faim, qui pourtant tenaillait leurs entrailles, marchant, désarmés et tête basse, sur la route boueuse qui mène au camp prussien.

O colère! le premier escadron ennemi, des dragons poméraniens, entre par la porte Serpenoise dans Metz, Pucelle désormais souillée! Le sabot des chevaux frappe le pavé sonore: ce bruit sec, mêlé au commandement guttural des chefs prussiens, résonne comme un glas funèbre, et semble répéter à tous les cœurs: *Finis Galliæ!* Il pleut: le ciel est d'un gris de plomb; la rue est sombre. De vieux officiers à moustache grise serrent d'une main fébrile, au passage des cavaliers teutons, leur épée désormais impuissante; des larmes de rage les aveuglent: jamais les angoisses patriotiques et la colère ne sauront prendre sur des faces humaines une expression plus douloureuse. Et au milieu de ces souvenirs, comment Pierre eût-il pu oublier le plus triste, le départ pour la captivité, ce voyage vers l'Allemagne! Après deux jours d'attente, il avait été mis en wagon avec les officiers de son corps d'armée. Quelles réflexions amères, quelles véritables tortures morales pendant ce lugubre voyage!

Le convoi de prisonniers dont Pierre faisait partie avait pour destination Munster, en Westphalie. A Dusseldorf, le train s'arrêta la nuit, pour quelques minutes: Pierre descendit. Quelques personnes étaient debout sur la chaussée attendant l'arrivée du convoi; l'obscurité, très épaisse, n'était combattue que par deux ou trois falots rougeâtres dont la lueur indécise perçait à peine le brouillard: une pluie fine et glacée pénétrait jusqu'aux os. Parmi les personnes présentes, on distinguait une femme de haute taille, portant au bras la croix rouge de Genève, qui semblait chercher attentivement quelqu'un dans les groupes. Ses regards vinrent à se croiser, par hasard, avec ceux de Pierre: celui-ci ne put retenir un cri. Mme S.... était là, debout, devant lui! Elle était toujours aussi belle, mais cette beauté semblait s'être comme transfigurée: ses cheveux plissés en longs bandeaux rabattus sur les tempes, son œil noir tout brillant de la fièvre du dévouement, sa toilette de laine sombre, sans bijou, tout donnait à sa physionomie un caractère de noblesse un peu sévère, tempéré par la grâce éternellement jeune de son sourire.

Après les premières défaites, elle était accourue en Allemagne pour soigner nos blessés et nos prisonniers, et s'était établie à Dusseldorf, où, dès qu'un convoi était signalé, elle accourait à la gare, toujours avec le secret espoir de pouvoir rencontrer Pierre. Enfin, il était là, vivant, près d'elle! Comprenant les sentiments qui bouillonnaient dans son âme, elle lui parla d'abord d'espoir: la défense s'organisait; Paris tenait solidement; Gambetta électrisait les esprits, la France reverrait encore la victoire sous ses drapeaux. Et elle le croyait sincèrement; qui eût pu alors deviner l'avenir et les pages sombres que la destinée devait écrire en notre histoire?

Debout près d'elle, Pierre, silencieux, croyait rêver. L'avoir quittée, il y avait à peine quelques semaines, dans son salon coquet du faubourg, et la retrouver ainsi, sur le trottoir humide et gras d'une petite gare allemande, près d'un convoi de prisonniers, devenue sœur de charité!

La cloche sonna, un sifflet aigu retentit; il fallut repartir. Au moment de se séparer, elle aperçut le pliant bleu, orné de la fleur rouge, qu'il portait à son bras!—"Quoi, vous l'avez encore, lui dit-elle, ami? Ne vous en embarrassez pas; donnez-le moi. Vous viendrez me le reprendre à Paris, après la guerre."

Pierre le tendit en souriant, et sans trop savoir ce qu'il faisait; sa pensée était ailleurs. Pauvre Bianca! Comme il l'aimait! Comme son cœur souffrait en ce moment! Enfin, après un long serrement de main, étreinte poignante où toute leur âme avait passé, Pierre partit, sans regarder derrière lui, et regagna son compartiment. Le train s'enfonça dans la nuit, et l'apparition charmante disparut avec les lumières blafardes de la gare de Dusseldorf. Cet adieu devait être éternel!

La guerre finie, la Commune domptée, Pierre courut à l'hôtel de la courageuse femme: il était désert. Fatiguée de sa rude mission, la noble sœur de charité s'en était allée chercher à Naples un peu d'air pur et de soleil. La brise vivifiante du golfe bleu, l'air embaumé d'Ischia et de Procida ne purent la réchauffer des glaces de l'Allemagne. La mort l'avait cueillie là-bas, doucement, et Pierre portait au fond du cœur son souvenir si plein de choses à la fois si douces et si cruelles! Ce souvenir commençait à s'effacer, à s'affaiblir en lui, comme tout s'efface ici-bas, sous la main du Temps, quand il fit, dans la boutique de bric-à-brac, la trouvaille inattendue de son pliant bleu.

Le vieux marchand, voyant Pierre si absorbé, n'osait le déranger. Sans prononcer une parole, celui-ci paya le petit meuble et l'emporta chez lui. Il ne s'en séparera jamais; il lui a donné la place d'honneur de son modeste atelier;—le souvenir de la noble femme qui le lui a offert, dans des circonstances si tragiques, en est inséparable. Et puis lorsque, le soir, la besogne du jour accomplie, il rêve en tisonnant avec quelques vieux amis, il lui vient au cœur des tressaillements profonds. Où l'espérance de jours meilleurs pour notre vieille patrie vient corriger l'amertume de ses souvenirs. Le soir où l'on reçut à Paris le texte d'un certain discours où il était beaucoup question du *furor teutonicus*, ces souvenirs avaient même perdu toute amertume. Faire ainsi la grosse voix, n'est-ce pas déceler une secrète terreur, presque inconsciente?

En lisant au mois de mars 1888, le récit de la mort du vieil empereur allemand, Pierre remarqua qu'il était question de trente tabourets de satin blanc brodé d'or, réservés, autour du catafalque, à trente colonels allemands veillant sur leur chef suprême, jour et nuit. Ce détail fit sourire Pierre presque involontairement; certes, son petit pliant bleu n'avait ni broderies d'or, ni satin, mais il était encore très bien; il assura même à ses amis qu'avec un peu de soin et un léger "retapage," il ferait campagne parfaitement encore une fois.

Mais n'avais-je pas raison, en commençant? Suivez mon conseil, vous qui avez le culte du souvenir. Allez quelquefois chez les marchands de bric-à-brac: vous y retrouverez peut-être, comme Pierre, enseveli sous la poussière, dans quelque coin perdu, un débris de votre cœur!

Paris, 5 janvier 1891.

LOUIS VOSSION.

La petite Germaine va avec sa maman chercher sa poupée chez le raccommodeur de têtes.

Le marchand bouleverse son magasin sans pouvoir retrouver la poupée.

Mlle Germaine tout anxieuse, suit des yeux les mouvements du raccommodeur, puis timidement:

—Monsieur, elle s'appelle Mimi!

Sur le boulevard extérieur, deux gouapeurs en état d'ébriété discutent avec animation:

—Oui, ma vieille, articule péniblement l'un des deux pochards, nous aurons le pain gratuit....

—Et le vin gratuit!

—Faudra aussi le tabac!

Deux sergent de ville se profilent.

—Voilà! Filons!

L'AMOUR D'[illegible] NÊTE FEMME

I

Quand Mme Daygues perdit son mari vers leur douzième année de ménage, il ne lui restait que de très petites rentes et sa pension de veuve pour subvenir à son entretien; elle quitta son appartement de la rue d'Hauteville pour un modeste logement du quartier des Ternes, où elle s'installa avec sa petite Berthe, une enfant de dix ans.

Il fallut aussi restreindre son train de vie, renoncer aux rares distractions qu'elle se permettait autrefois, et ce changement dans ses habitudes rendit plus sensible encore à la pauvre femme la perte cruelle qu'elle avait éprouvée. N'était la petite Berthe, assez grande déjà pour entourer sa mère d'une affection qu'elle n'avait plus à espérer que d'elle, Mme Daygues se fût sans doute renfermée dans son chagrin pour toujours. Mais la santé délicate de l'enfant réclamait des soins constants, et bientôt la vie parut presque désirable à la malheureuse veuve, parce que mourir eût été pour elle abandonner sa fille aux misères sans nombre qui assaillent les orphelins.

Berthe grandit dans une atmosphère de tranquillité toujours pareille, et les sévères principes de sa mère, ainsi que le soin qu'elle prenait de lui cacher toutes les tares et tous les vices de la société, en firent une grande fille timide et ignorante du mal.

Aussi, lorsque Mme Daygues perdit la majeure partie de ses revenus dans une de ces faillites financières si fréquentes de nos jours, les deux femmes,—Berthe avait près de vingt ans alors,—se trouvèrent très indécises devant ce nouveau coup du sort. C'était la misère prochaine si Berthe n'avait courageusement donné des leçons de français. Il y eut toutefois des périodes douloureuses, car les leçons se faisaient rares et difficiles. Mais, enfin, l'aisance revint dans le ménage, lorsque la jeune fille eut trouvé une place de sous-maîtresse dans une grande et célèbre institution du quartier de l'Europe.

II

Ce fut à cette époque que la jeune fille fit la connaissance de Maurice Valmond, qui, depuis longtemps déjà, l'avait remarquée. Jeune, riche, désœuvré, il trouvait une distraction à chercher qui elle était et pourquoi elle paraissait si pressée, fuyant rapidement par les rues sans se retourner jamais. Parce qu'il la rencontrait chaque soir et n'apercevait d'elle que sa silhouette finement estompée dans les brouillards d'automne, il résolut d'éclaircir ce mystère et de tenter l'aventure qui s'offrait à lui.

La neige qui tombe, un parapluie poliment offert et accepté devinrent matière à plus ample connaissance; on se rencontra quelquefois,—par un hasard; on échangea quelques banalités; c'était plus qu'il n'en fallait pour se voir tous les jours.

Maurice trouvait un plaisir encore inconnu à fréquenter la jeune fille; par pure curiosité, il s'efforça de la connaître plus intimement qu'au hasard d'une rencontre journalière. Il s'intéressa ensuite à cette enfant qu'il savait travaillait pour soutenir sa mère et il lui procura des leçons à des cachets très élevés, que Berthe accepta.

Berthe, à vrai dire, n'était pas insensible aux avances de Maurice. L'intérêt qu'il n'avait cessé de lui témoigner depuis leur première rencontre et la respectueuse [illegible] dont il l'entourait [illegible] avaient vaincu les craintes qui pouvaient germer en elle. Sans défiance aucune, flattée des assiduités de ce beau jeune homme qui abandonnait pour sa société les plaisirs du monde, elle se complaisait à l'entendre faire des projets d'avenir, parler du jour où des liens plus forts que ceux de l'amitié les uniraient à jamais.

Berthe se laissait aller à écouter le jeune homme faire briller à ses yeux un monde de félicités, où elle serait infiniment heureuse; elle l'aima passionnément, de toute son âme.

Lorsque Maurice fut bien certain que Berthe l'aimait de tout son cœur, avec la violence d'un premier amour, il brusqua subitement les choses en lui jurant qu'elle serait bientôt sa femme.

La pauvre enfant, affolée, ajouta foi aux promesses menteuses.

Ce furent des jours de bonheur sans mélange,—pour elle surtout,—qui, radieuse, sans arrière-pensée aucune, avait le ferme espoir que Maurice serait un jour son mari, comme il l'avait promis; mais quand l'ivresse fut dissipée, le jeune homme comprit dans son égoïsme de désabusé tous les inconvénients qui pouvaient résulter de cette union.

Les mois passèrent cependant sans qu'il osât parler à la jeune fille de l'espèce de refroidissement que subissait son affection pour elle; mais il espaçait déjà ses visites et prétextait des affaires urgentes qui le retenaient loin d'elle.

Berthe souffrait cruellement de la conduite nouvelle de Maurice, et le désespoir lentement se faisait jour en son cœur. Aux premiers élans de sa passion avait succédé un amour plus raisonnable. C'était pour elle un immense crève-cœur que les heures d'angoisse qu'elle passait vainement à attendre. Souvent Maurice la surprenait tout en larmes. Mais il savait la consoler bien vite d'un mot aimable.

Un jour Berthe ayant parlé de leur prochain mariage, grande fut sa surprise en l'entendant demander du temps pour préparer sa famille, puis enfin reculer nettement et se dérober chaque fois nouvelle qu'elle en reparla. Sentant son bonheur s'écrouler sous elle, la jeune fille s'accrocha plus désespérément encore à cette ancre de salut qui était d'épouser Maurice. Un jour, résolue, elle lui posa nettement la question; alors, il répondit brusquement, agacé de cette éternelle demande:

—Nous verrons plus tard!

La malheureuse sanglota, comprenant que tout était bien fini maintenant. En effet, leurs entrevues devinrent plus rares, et avec cette même habileté que Georges avait mise à l'amener graduellement à l'aimer, il s'efforça de l'habituer peu à peu à l'idée d'une rupture. Un jour, il l'avertit par lettre qu'il partait en voyage pour un temps qu'il ne déterminait pas, mais qu'il laissait entrevoir comme devant se prolonger peut-être de longs mois.

Berthe sentit que c'était la fin. Trop fière pour supplier encore, elle se retourna vers sa mère, qui était maintenant son seul soutien sur terre. Avec des sanglots pleins la gorge, elle lui avoua qu'elle aimait Maurice, et combien elle souffrait de son abandon.

Mme Daygues fut si saisie de cette nouvelle douleur qui l'accablait qu'elle mourut la nuit suivante d'un transport au cerveau.

III

Orpheline, ne connaissant de la vie que l'amertume des illusions brisées, Berthe s'abandonna tout entière à l'immense douleur que lui causait la mort de sa mère. Elle resta de longs jours enfermée chez elle. Sa santé s'altéra rapidement. Bientôt elle fut obligée de s'aliter.

Même elle paraissait à jamais perdue, lorsqu'un revirement subit eut lieu. Le malheur qui la frappait semblait ne plus l'impressionner autant, et elle entra dans une voie rapide de guérison.

C'est qu'elle avait compris qu'il lui fallait vivre pour oublier son amour, et s'efforçant d'oublier Maurice, elle considéra l'avenir comme une aurore nouvelle qui lui donnerait l'oubli de ses peines et la satisfaction du devoir accompli.

Des amis de sa mère, la sachant sans ressources, lui procurèrent une place de lectrice dans une famille alors en villégiature aux environs de Paris. Mme Lautague, chez qui entrait Berthe, était femme d'un consul de France; la douceur de son caractère et ses façons bienveillantes lui gagnèrent tout de suite le cœur de la jeune fille. Et pendant trois ans ce fut pour elle une vie douce et tranquille, qui pouvait faire croire encore à un bonheur possible.

Mme Lautague, captivée de son côté par la bonté et la sollicitude toujours en éveil de Berthe, se félicitait chaque jour de l'avoir prise auprès d'elle; elle l'aimait d'autant plus qu'elle avait injustement souffert.

Et c'était de part et d'autre une sympathie grandissante.

Aussi, lorsque trois ans plus tard M. Lautague dut accepter un poste important au Tonkin et qu'il se résolut à emmener sa femme et ses enfants, Berthe supplia sa bienfaitrice de ne pas la laisser en France; bien loin de faire des difficultés, Mme Lautague accepta avec grand plaisir la proposition de Berthe, qui augmentait autour d'elle, dans un pays éloigné, le nombre d'êtres sur qui porter son affection.

M. Lautague devait souvent quitter sa femme pour visiter l'intérieur du pays. C'était chaque fois une grande douleur pour la jeune femme. Mais Berthe savait, par de bienveillantes paroles, la distraire de ses appréhensions.

IV

Ce fut au retour d'une de ses incursions en pays conquis, mais encore dévasté par des hordes pillardes, que M. Lautague ramena un lieutenant, blessé en sa compagnie, et que la terrible fièvre des marais semblait ne pas devoir épargner.

Pris d'une grande amitié pour ce jeune homme qu'une invincible tristesse semblait partout poursuivre, reconnaissant aussi des services importants qu'il lui avait rendus, il décida de le faire soigner chez lui, et de le sauver si possible.

Berthe prit de suite un grand intérêt à ce malheureux, dont les blessures étaient très graves et dont le visage était entièrement couvert de bandages. Il avait sans doute une mère là-bas, en France, qui le pleurerait en longs sanglots lorsqu'elle le saurait mort, loin d'elle, sans que jamais personne vint s'agenouiller sur sa tombe. Car les accès de fièvre étaient trop fréquents et trop forts pour qu'il fût permis de le rapatrier. De jour en jour, la vie s'éteignait en lui, lentement, comme la flamme vacillante d'une veilleuse épuisée.

Berthe ignorait son nom, et ne voyant en lui qu'un être qui souffrait et se mourait chaque jour, elle lui prodiguait ses soins, silencieusement, luttant malgré tout contre la mort, sans espoir pourtant de lui arracher sa proie.

Or, un jour, en entrant dans la chambre, elle vit que son malade lisait attentivement une lettre de France, et comme elle passait devant lui, machinalement ses regards tombèrent sur l'enveloppe qui traînait parmi les couvertures; elle lut:

FEUILLETON.

No 167 — Commencé le 30 avril 1895.

MIRACLE D'AMOUR.

GRAND ROMAN

PAR PIERRE SALES.

QUATRIÈME PARTIE.

III

UN BEL ENTERREMENT.

(Suite.)

Et il se rappelait aussi, il comparait le charmant, le bon, le doux sourire que, tout à l'heure, lui avait adressé la marquise d'Anseraie et la gentille manière dont elle lui disait d'habitude "mon bon Michel."

[illegible] changea le cours de ses idées, reporta sa sympathie sur la mère d'Isabelle, sur cette "pauvre femme que tout le monde calomniait, jugeait mal," même sa mère à lui; car il ne pouvait pas trouver d'autre explication à l'hostilité soudaine de la comtesse Valadin contre la marquise d'Anseraie; mais il se refusait à croire, lui, à toutes les méchantes allusions qu'il avait surprises sur des lèvres d'indifférents à la gare [illegible] n'admettait pas qu'une marquise d'Anseraie, et surtout que la mère d'Isabelle et de Robert, eût failli jamais à ses devoirs.

Une sincère et pure amitié avait uni la marquise au vicomte de Fonteroche, et rien d'autre n'avait existé entre eux. Il l'aurait juré.

—Mais tous ces imbéciles n'avaient d'yeux que pour elle, contre elle plutôt aujourd'hui. "Pleurera.... pleurera pas...." Voilà ce qui les intéressait.

Car la plupart semblaient n'être venus que pour constater jusqu'à quel point la marquise maîtriserait sa douleur.

Et Michel avait entendu le sportsman du Polo, celui qui s'était déjà exprimé si librement sur le compte d'Isabelle, parier vingt-cinq louis qu'*elle* ne verserait pas le quart d'une larme, parce qu'elle avait bien trop de tenue pour cela. Il ne l'avait pas nommée, personne ne la nommait, d'ailleurs; tout le monde savait qu'il ne pouvait être question que de la marquise. Après, avant même le mort qu'on venait d'enterrer, elle était le personnage principal de cette journée.

Et la curiosité si malveillante qui avait blessé Michel Valadin ne cessa pas tant que le landau des d'Anseraie put croiser des équipages s'en retournant du cimetière.

A chaque rencontre de voiture, on ne se contentait pas de les saluer, on dévisageait la marquise [illegible] jourd'hui!

Et, si elle n'avait pas résolu d'être une personne sensée, raisonnable, elle leur aurait certainement tiré la langue.

Sans la diversion pleine d'angoisse, mais aussi de consolations que lui avait apportée la présence de Jean Raucourt, la marquise eût prodigieusement souffert d'être ainsi le point de mire, l'amusement de tant d'hommes, de tant de "bonnes amies" qui, habituellement, l'accablaient de flagorneries ou de tendresses et qui, en ce moment, sous couleur de la plaindre, devaient prendre un plaisir tout spécial à la déchirer.

Mais peu lui importait. Elle ne vivait plus maintenant que pour son entrevue avec le mari de Jacqueline; et elle oubliait presque ce que cette entrevue aurait de pénible pour songer seulement à l'adoucissement que, par la plus étrange des ironies, ce gendre détesté, méprisé, allait apporter à sa peine.

Et dès qu'elle fut rentrée chez elle, elle prit ses dispositions pour être seule l'après-midi.

—Que fais-tu, Robert, aujourd'hui?

—Vous savez bien, maman, que entre cinq et sept, je vais prendre ma leçon de géologie au boulevard Saint-Germain?

Elle le savait, mais tenait à bien s'assurer que son fils serait absent et dans l'impossibilité d'accompagner sa sœur.

—Alors, moi aussi, demanda-t-elle [illegible] maman!

—C'est que je le veux, moi, que tu me quittes. Je n'ai besoin que de repos, mais j'en ai besoin, et il ne me faut pas, autour de moi, un oiselet qui voltige et caquette. Tu iras donc te promener avec ton père.

Le marquis ne fit aucune objection devant ses enfants; mais il profita du premier instant où il fut seul avec sa femme pour lui dire:

—Je ne demande pas mieux que de conduire Isabelle au Bois, et je comprends qu'après la secousse que vous avez éprouvée ce matin vous ayez besoin de...., méditer peut-être plus encore que de vous reposer. Voulez-vous me permettre cependant de joindre mes méditations, mes réflexions aux vôtres et de vous entretenir quelques instants de.... de.... M. Jean Raucourt? Vous avez été, et c'est fort naturel, toute bouleversée par sa présence aux obsèques du vicomte de Fonteroche et, sans doute, par l'idée que ce concours vraiment étrange de circonstances l'introduit presque dans notre monde. J'ignore quels sentiments cela vous inspire.... Et.... je vous avoue que j'ai un peu peur de vous laisser seule avec vous-même cet après-midi. Je crois donc que Robert fera bien de renoncer à sa répétition de géologie pour servir de cavalier à sa sœur; nous n'avons besoin ni de l'un ni de l'autre, en ce moment, avec [illegible] nouvelle devant laquelle nous nous trouvons. Je vous assure que j'aurais beaucoup de choses à vous dire sur Jean Raucourt.

Elle interroge à voix sourde:

—Des choses.... bonnes?

—Extrêmement flatteuses.

—Par qui donc avez-vous entendu parler de lui?

—Ce sera assez long, assez délicat à vous expliquer.

—Je remarque depuis quelque temps chez vous, mon ami, une tendance, une prédisposition de plus en plus grande à une faiblesse qui me paraît à moi, impardonnable; vous venez de prononcer le mot d'indulgence....

—Je pourrais y ajouter ceux d'estime, d'admiration, que M. Jean Raucourt mérite encore mieux.

—Vous le connaissez donc bien?

—Assez pour vous affirmer que nous l'avons fort mal jugé autrefois.

—Et.... vous le tenez pour.... un galant homme, aujourd'hui?

C'est à elle seule qu'elle songeait en posant cette question; elle se renseignait sur le degré de confiance qu'elle pouvait accorder au confident suprême du vicomte de Fonteroche. Le marquis, très heureusement surpris de la douceur avec laquelle sa femme l'écoutait, déclara:

—Je le tiens pour un parfait gentilhomme; mais je vous répète que les explications que j'aurai à vous donner sur lui sont assez [illegible] délicates, et je désire [illegible] les exposer dès [illegible] gement immédiat dans notre conduite vis-à-vis de Jacq....

Il n'acheva pas.

Isabelle les rejoignait, en criant qu'elle mourait de faim.

—Ce soir, mon ami, dit la marquise à voix basse, ce soir, si je me sens mieux; mais, je vous en prie, laissez-moi seule aujourd'hui.... Et.... et surtout, laissez-moi m'habituer à ces idées d'indulgence qui, dans votre bouche, me surprennent tout autant, je vous l'avoue, que cette complication imprévue.

A cinq heures, la marquise était seule dans le petit salon où, moins d'une année auparavant, elle avait reçu les adieux du vicomte de Fonteroche et d'où elle pouvait très facilement apercevoir les personnes qui se présentaient à l'hôtel.

Elle avait rigoureusement consigné sa porte, mais un téléphone lui permettait de communiquer avec le pavillon du concierge.

Quelques minutes après cinq heures, Jean Raucourt, pâle, mais paraissant très résolu, sonnait à la grille.

Déjà le concierge, suivant les ordres reçus, affirmait que Mme la marquise n'était pas visible, lorsque la sonnerie du téléphone retentit dans la loge.

Le concierge [illegible] se mit en communication [illegible] avec sa maîtresse.

—Recevez [illegible]

Par [illegible] fort naturellement de la manière suivante:

Elle était à sa fenêtre lorsque celui-ci s'était présenté à l'hôtel; on allait le renvoyer, puisque la porte était systématiquement consignée; mais elle l'avait aperçu et, pensant aller au-devant des désirs de son mari, avait donné l'ordre de l'introduire.

Et Jean pénétra, pour la troisième fois de sa vie, dans cette habitation où s'était écoulée l'enfance de sa femme et où elle n'avait jamais mis pieds depuis qu'elle portait son nom.

La première fois, il était venu proposer ses inventions; il avait été reçu poliment et était parti, croyant emporter une chaude recommandation qui n'était que de "l'eau bénite de cour".

La seconde fois, il avait eu la hardiesse de demander la main de Mlle d'Anseraie; on l'avait chassé honteusement.

Il ne venait plus en son nom, aujourd'hui; il n'était qu'un mandataire, mais aussi le dépositaire d'un secret qui pouvait lui livrer la marquise d'Anseraie, c'est-à-dire sa plus redoutable ennemie, et dont cependant il était décidé à ne tirer aucun parti.

La marquise eut un grand frisson lorsqu'il arriva devant elle; et, [illegible] elle dit:

—[illegible] vous remercier [illegible] d'avoir bien voulu [illegible]

—Il est inutile, madame, de faire la moindre allusion à une situation aussi pénible pour vous que pour moi. Le hasard.... ou Dieu a voulu que je sois chargé, par un mourant, d'une mission confidentielle; je l'accomplis comme tout homme d'honneur l'accomplirait à ma place. Vous ne me devez aucun remerciement, madame; j'ai déjà été récompensé par les paroles de reconnaissance et d'amitié qu'a bien voulu m'adresser M. de Fonteroche.

"Vous ne me devez aucun remerciement.... C'est presque qu'il ne voulait pas être remercié par la marquise d'Anseraie. Il n'avait pas à s'en étonner; mais dès ce moment elle apprécia toute la délicatesse de Jean Raucourt, qui pouvait ou la menacer ou très justement exiger le prix de son service, et qui d'avance indiquait qu'il ne désirait, peut-être même qu'il n'accepterait rien.

Elle eut envie de lui tendre la main tout de suite; car, avec de tels caractères, les revirements, les retours de cœur [illegible] ques, aussi entiers [illegible]

Et elle n'osa pa[illegible] raissait soudain [illegible] supérieur.

Machinalement, [illegible] un siège [illegible] que [illegible] Fonteroche [illegible]

Jean [illegible] la petite [illegible] guéridon [illegible]

—[illegible]